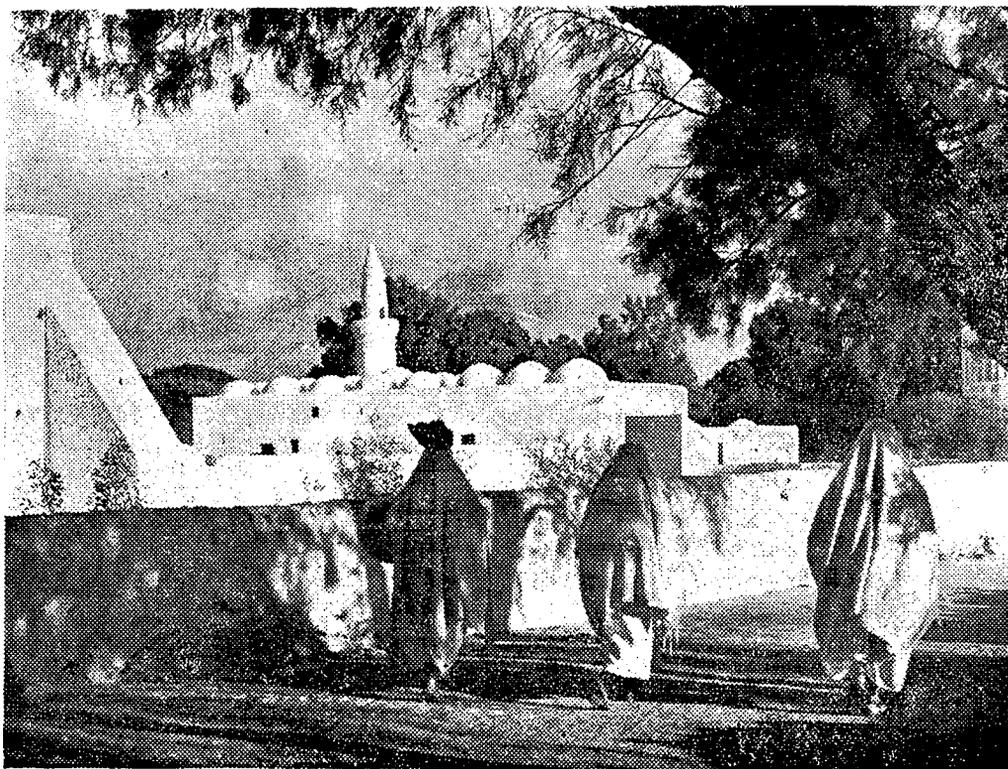


5. - TOURISME

« DJERBA » (1)

« Au delà de Gabès, à trente milles en mer, on rencontre une île couverte de poudre d'or, de verdure et d'oiseaux; sous les citronniers, l'air est si doux qu'il empêche de mourir... » (G. Flaubert).

« Depuis des millénaires, cette île a fasciné les navigateurs errants ». Comme toutes les terres trop belles elle fut l'enjeu de mille luttes; Romains, Juifs chassés de Jérusalem, Vandales ariens, Hilaliens destructeurs, Normands, Espagnols, Turcs, foulèrent momentanément ses sables avant de s'évanouir dans de glorieuses légendes, à l'exception des Juifs, cependant, qui depuis vingt siècles conservent intacts à Djerba leurs croyances, leurs coutumes, leurs bibles, et leur espoir dans le messie.



DJERBA. — « Djamaâ Trouk » : Mosquée des Turcs

(Photo J.-L. COMBÉS)

Le charme de cette île n'a rien perdu de sa puissance depuis qu'Homère la chanta; et si le fruit du « lotos », « aussi doux que le miel et qui faisait ou-

(1) Tous renseignements pour un voyage et un séjour à Djerba peuvent être fournis sur simple demande adressée, soit au Service du Tourisme de Tunisie, 1, avenue de Carthage, à Tunis, soit à la Fédération des Syndicats d'Initiative de Tunisie, 21, avenue Jules-Ferry, à Tunis.

blier leur patrie aux compagnons d'Ulysse, au milieu des voluptés étrangères » n'a pu être encore découvert, c'est sans doute qu'il n'existe pas. Mais « sous les fables des Grecs, il y a toujours de la réalité, comme derrière les mirages de la Méditerranée, il y a des îles et des continents ». Le grand poète a dû vouloir, sous une image poétique, chanter la séduction toute puissante de Djerba, faite de plaisirs impalpables : l'air qu'on y respire, les parfums qui s'en exhalent, la lumière transparente, la magie des teintes discrètes, l'emprise d'une évocation du passé.

Tout est original dans cette île. Hormis les deux bourgs juifs des « haras », se confondant avec le sol « dans une sorte de mimétisme architectural », point de village, mais une multitude de « menzels », sortes de fermes fortifiées, éparses dans les champs, dont les tours carrées rappellent le style assyrien. L'esprit individualiste berbère est ici poussé à l'extrême : chaque « menzel » au centre de son jardin planté de palmiers, d'oliviers, d'arbres fruitiers, avec son puits et son enceinte de cactus forme un microcosme indépendant. Ce même individualisme apparaît encore dans les innombrables mosquées et oratoires, à l'architecture particulière, aux minarets coiffés d'un lanterneau sommé d'une pierre conique, qui est peut-être la survivance d'un vieux culte phallique.

Au hasard des chemins de l'île, pleins de fantaisie et d'imprévu, se découvrent des scènes d'un autre âge : dans les champs de lentilles des rangées d'hommes courbés vers le sol comme pour une prière, des femmes voilées jusqu'à la hauteur des yeux, drapées dans une pièce de laine blanche aux plis obliques et coiffées du chapeau de paille pointu à bords étroits, comme les Tanagras de l'antique Grèce. Des Juifs aux longues barbes, au turban noir, étalent fièrement leur chemise sur leur culotte de couleur gansée de noir, de riches Djerbiens les mollets nus, montés sur des mules très parées font cortège avec leurs domestiques qui chevauchent de petits ânes au trot rapide et saccadé, des chameaux disparaissent sous des charges démesurées de paille, de céréales, de bois ou de poteries roses et blanches. Et l'on dirait que les Juives drapées de rouge, dont le hennin est brodé de fil doré, sont sorties vivantes des livres d'images de notre enfance...

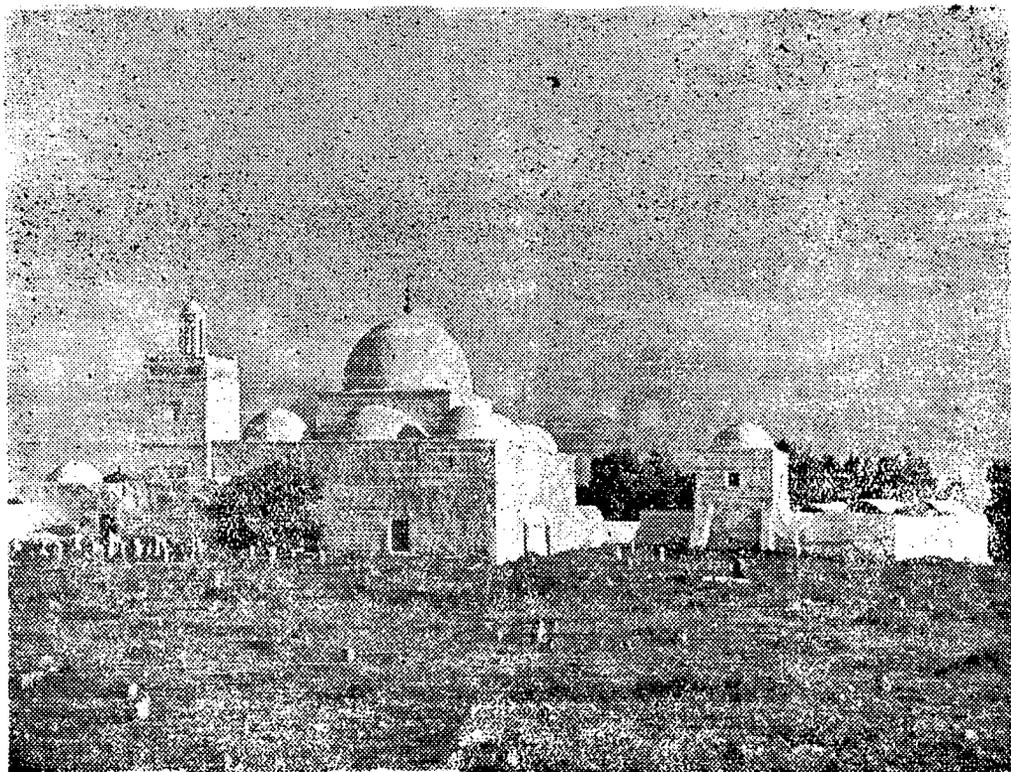
Djerba n'offre pas à l'œil ces tonalités criardes, ce pittoresque facile avec lequel on a fabriqué « l'orientalisme ». Tout y est mesuré, calme, sans heurt ni brisures; point de feux d'artifice de couleurs, mais « une gamme onctueuse de terres brunes tout entière tenue dans une modulation de beiges et de gris ». La couleur existe, certes, mais atténuée : le bleu gris des champs de lin, l'écarlate des coquelicots, noyé dans l'or pâle des orges, le vert sombre des sorghos naissants, le blanc violine des asphodèles donnent la même impression que les très vieux tapis dont les teintes se sont éteintes et fondues.

Mieux qu'un livre aride ou un musée, Djerba nous restitue les techniques artisanales perdues. Au creux d'une anse bordée de falaises rougeâtres et dépouillées, à Bou-Grara, vivent et travaillent depuis des siècles les potiers de Guellala : ils sont potiers de père en fils depuis l'époque de l'antique Méninx. Entre leurs doigts savants la glaise tourne dans l'espace, s'allonge et s'amincit, le contour des vases se dessine et s'arrondit dans l'ombre tiède des ateliers, comme une hanche de femme. De la minuscule tasse, où l'on sert le thé, aux jarres énormes presque aussi hautes qu'un homme, de l'encrier d'écolier aux briques si curieuses en forme d'œuf la variété est grande, et pourtant chaque objet qui sort des mains de ces potiers reflète cette beauté des choses qui sont à l'échelle du corps humain et possèdent la discrétion de l'humble nécessité.

Dans l'île entière il existe un peu partout, à demi enfouis dans le sol,



DJERBA. — « Menzel » près de Mahboubine (Photo J.-L. COMBÉS)



DJERBA. — « Djameâ Gherbe » (Masquée des Etrangers), à Mount-es-Seuk (Photo J.-L. COMBÉS)

d'étranges bâtiments longs et étroits, couverts de voûtes inclinées longitudinalement et ornés d'une façade triangulaire : ce sont les ateliers des deux mille tisserands djerbiens. Dans le clair obscur de ces sortes de tunnels s'alignent face à face les métiers; métiers primitifs faits de quelques montants de bois à peine dégrossis. Ici encore règne le calme dans l'absence de toute discordance. A peine entend-on le friselis de la navette entre les fils de chaîne, le claquement léger des lisses qui s'entrecroisent, le battement feutré du peigne sur les duites, ou le ronronnement du rouet primitif. Les gestes eux-mêmes sont mesurés, leur cadence est faite pour l'homme.

Ces ateliers produisent toutes les pièces de l'habillement : les burnous blancs en laine, gris et beiges en testif, les grandes ouezras brunes et marbrons des bédouins de l'Arad, les kachabias rayées de blanc et de noir des charretiers de la Régence, les kadrouns simples et pratiques des commerçants et des artisans, les haïks de laine fine et de soie des femmes citadines, les herams plus grossiers des campagnardes, les ceintures de soie à damiers des chaouchs et la multitude des couvertures qui se vendent même hors du pays des Beys.

« L'île entière est un jardin où les coupoles blanches, les puits dans leur silhouette en désordre, surgissent avec la bonhomie d'une rusticité sans apprêt, la familiarité poétique d'une tonnelle. Et elle est une île car si loin que portent les yeux, de quelque côté qu'ils se tournent, ils rencontrent, à l'extrême bord de l'horizon, une lumière surnaturelle, annonciatrice de la mer. »

Elle aussi participe au charme de Djerba; elle s'y fait calme et tranquille et rappelle inlassablement cette sensation de blanc et de bleu à laquelle on revient toujours dans cette île. Ses barques aux lignes archaïques ont encore conservé les voiles carrées des Phéniciens; les traits des pêcheurs d'éponge ou de mérrou évoquent parfois le visage mince et le nez busqué des corsaires de jadis.

Djerba ne « saisit pas le voyageur à la gorge », l'île ne frappe ni par le grandiose, ni par l'ampleur; de loin, ce n'est qu'un radeau plat sur la mer. Elle ressemble, quand on s'approche, à ces miniatures persanes où l'œil, au premier abord, ne distingue rien d'autre qu'un agréable fouillis et qui livrent, à une attentive patience, des centaines de détails pittoresques. Djerba ne s'offre pas, il faut lentement découvrir son charme fait de mille riens délicats, harmonieux, qui se juxtaposent sans former un ensemble imposant.

Cette île est le fruit du travail des hommes; l'Islam lui a donné des traditions que le rigorisme hérétique a conservées sans changement depuis l'invasion des cavaliers d'Allah. « L'île aux sables d'or » n'offre pas seulement un voyage dans l'espace mais une aventure dans le temps.

J.-L. COMBÈS.